

Tadeusz Sikorski

L'espoir contre tout espoir

Collectanea Theologica 55/Fasciculus specialis, 117-127

1985

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

TADEUSZ SIKORSKI, WARSZAWA-LÓDŹ

L'ESPOIR CONTRE TOUT ESPOIR

Le titre de cet essai se réfère à la merveilleuse expression de saint Paul dans son Epître aux Romains (4,18)¹ qui est devenue justement célèbre. On l'emploie, encore que très souvent on veuille souligner des convictions peu ou nullement religieuses, éloignées en conséquence des intentions qui étaient celles de l'Apôtre. Paul annonçait à ses destinataires qu'à l'exemple d'Abraham, ils devaient malgré des évidences contraires, avoir une confiance absolue dans les promesses divines et enlacer leur espérance dans la rédemption en Jésus Christ. Actuellement, dans une situation spirituelle différente, l'expression de Paul apparaît seulement comme une maxime de sagesse qui sert d'indice exactement formulé de l'absolue nécessité de choix moraux au profit des plus hautes valeurs. Les accents chrétiens et directement salvifiques de la pensée de l'Apôtre cèdent donc le pas à l'interprétation exclusivement éthique du kérygme dans la culture qui a perdu tout lien étroit avec l'essence du message évangélique et ne laisse pressentir que difficilement son véritable sens.

Néanmoins il faut se poser la question de savoir si malgré tout n'est pas essentiel ce qui unit plutôt que ce qui sépare ces deux manières de comprendre la célèbre formule et garantit sa valeur de plus en plus actuelle. Il se peut même que l'attention dont elle est l'objet doive porter à y voir un signe du temps de la revalorisation graduelle de questions morales dans la conscience de l'homme, et aussi du renouveau de la conscience du sens de l'existence face à l'idée de l'absurde qui a trop longtemps plongé notre époque dans une impuissante „attente de Godot". Il se peut précisément que „l'espoir contre tout espoir" une fois de plus se dégage de l'obscurité des années passées comme le seul impératif plein de promesse pour l'avenir dont les contours, il est vrai, commencent à paraître à travers des visions apocalyptiques.

1. Ce n'est pas sans raison que dans cette réflexion intervient le symbole de l'œuvre de S. Beckett, surtout son expression scénique fixée dans „En attendant Godot", le plus célèbre ouvrage de l'écrivain irlandais, qui est une illustration claire et expressive des

¹ C'est à dessein que nous employons ici la formule courante, un peu différente des traductions connues de l'Épître aux Romains. C'est la forme, en effet, qu'a prise la formule paulinienne pour exprimer la sagesse qu'on peut appliquer à toutes sortes de situations.

sens opposés de la lecture non seulement religieuse, mais même éthique de la formule paulinienne.

Plus d'une fois Beckett a renoncé aux liens avec la philosophie, protestant surtout contre le fait de le prendre pour un penseur proche de l'existentialisme. Cependant il n'est jamais parvenu à réfuter le jugement des critiques soutenant que sur le terrain de la littérature il était un écho fidèle et un cocréateur des visions du monde typiques de ce courant. Ainsi, c'est sans doute avec raison qu'on a écrit que chez lui „le temps tend vers le non-temps, la chair vers la corruption, l'action vers l'inaction, la parole vers le silence, en un mot, l'existence vers l'inexistence”²; que son imagination n'en finit pas de tourner autour des questions concernant la relation de l'homme à la mort. Enfin, que le théâtre de Beckett est en général un théâtre complètement tragique au sens primitif, grec de cet mot. Car, qu'est-ce qui est tragique dans le théâtre de Beckett, si on tient compte de la conception moderne de la tragédie? En principe, rien. Car rien ne se fait remarquer par quelque singularité et n'échappe pas au cours ordinaire des événements. „Tout ce dont parle l'écrivain doit arriver sous une forme ou une autre, à tous, depuis le début du monde”³. Mais c'est ici que nous pénétrons au fond des choses.

„Tout ce dont parle l'écrivain doit arriver”. Les événements en eux-mêmes n'importent pas, „ils ne portent aucune valeur dont la disparition devrait être une cause d'anxiété et un appel à la purification”⁴. Dans la tragédie moderne, p.ex. chez Racine ou Shakespeare, les héros sont coupables d'avoir commis une faute réelle. Ils s'abandonnent à des passions dérégées, ils sont portés par l'orgueil et la folie, ils détruisent l'ordre établi par la sagesse éternelle. Ils ont conscience de leurs actes criminels et subissent une punition méritée. En même temps ils sont auréolés d'une certaine grandeur et suscitent la compassion. Les fautes sont extériorisées; elles sont leurs propres fautes, bien qu'elles suscitent également des discussions au sujet de la valeur morale violée.

Il en est autrement dans la tragédie grecque à laquelle sont apparentées les intuitions de Beckett. Dans la tragédie grecque le héros se trouve en face de la force invincible d'un destin impersonnel et souffre par suite de crimes qu'il n'a pas commis sciemment comme Oedipe, ou qu'il a commis sur l'ordre des dieux comme Oreste. Et c'est vers cela que Beckett a tourné ses passions, expliquant qu'est tragédie non pas tant l'oeuvre qui traite de la responsabilité de l'homme que celle de l'expiation. „Le héros tragique doit expier le péché originel, le sien et celui de ses socii malorum,

² J. Błoński, *Samuel Beckett*, Warszawa 1982, p. 34. Dans la suite du texte nous profitons des analyses très intéressantes de Błoński.

³ *Ibid.*, p. 34.

⁴ *Ibid.*

le péché d'être né"⁵. La dramaturgie de Beckett a porté cet accent à ses extrêmes. Ses personnages, contrairement aux modèles classiques, n'accomplissent pas des actes dignes d'attention, ni pervers ni nobles, ne violent pas les codes établis ni les règles sociales, n'ont rien à se reprocher et on ne peut rien leur reprocher. „Mais c'est précisément cela qui est tragique, comme le souligne finement J. Błoński que nous citons ici, car l'existence n'apporte aucune justification, étant une déperdition et une diminution continues. La tragédie ne consiste pas dans une manière de mourir, mais dans celle d'exister. Elle apparaît dans la banalité quotidienne la plus ordinaire, elle enveloppe le corps comme le fait l'air. Le signe en est un tube de dentifrice, ou un petit chien en peluche, n'importe quoi"⁶. L'homme s'expérimente comme l'être qui n'est redevable de rien à soi-même ou, selon l'expression préférée des existentialistes, comme l'existence „jetée dans le monde" et qui, comme le dirait Beckett, a conscience du fait que „tout est faute, on ne sait pas pourquoi, on ne sait pas de quoi, on ne sait pas envers qui"⁷. Il se tourne donc vers Quelqu'un ou vers quelque chose, vers Dieu, vers les forces cosmiques, vers un certain Godot, vers celui qui lui a dit d'exister et... il attend, en vain, qu'il vienne, comme le font Vladimir, Estragon, Pozzo et Lucky dans l'ouvrage qui a apporté la gloire à Beckett.

Quelles conclusions? La pensée de certains commentateurs se concentre volontiers sur la différence saisissante entre une vision foncièrement pessimiste du monde de l'auteur de l'ouvrage et la nature des personnages qui remplissent cette vision; elle tente de souligner qu'ils croient que quelqu'un viendra qui donnera un sens à leur vie et c'est pourquoi ils remplissent leurs jours de leur attente. Et bien que leur existence n'en devienne pas moins triste et douloureuse, elle mérite pourtant qu'on y réfléchisse, car il y a là place pour l'espoir, „propriété passive, mais profondément humaine"⁸.

Est-il possible d'être d'accord avec ce commentaire, suggestif par ailleurs? Et surtout de faire à sa lumière des considérations comme s'il y avait en lui sous-entendu „l'espoir contre tout espoir"? Non, sans doute. Est bien plus convaincante l'interprétation du genre de Błoński, plus proche, comme on peut le juger, des véritables inspirations de Beckett. Błoński, une fois de plus, remarque, surtout grâce à la comparaison de „En attendant Godot" avec „La Fin de partie", ouvrage postérieur, que Beckett manifeste la tendance à réduire le temps et à immobiliser l'action. Dans le premier ouvrage le temps est orienté vers l'Événement qui, s'il se produit, surpasse tous les autres; par contre dans „La Fin de partie", il n'a

⁵ *Ibid.*, p. 35.

⁶ *Ibid.*, p. 36.

⁷ Citation après Błoński, *ibid.*, p. 37.

⁸ M. Misiorny, *Wspólny teatr na świecie*, Warszawa, p. 32.

plus aucun but, est fermé et cesse de s'écouler. „Il ne conduit vers rien, rien ne peut naître de lui. Ce qui a été ne peut que se répéter, d'ordinaire moins bien. Une seule surprise est possible: qu'une des répétitions soit la dernière"⁹. Graduellement, systématiquement, sans aucune chance de retour en arrière tout se rétrécit, se réduit pour finalement sombrer dans le néant, le capital du corps et de l'esprit, les réflexes biologiques et cet espoir „profondément humain", autrement dit, primitif. „Estragon prend en main ses chaussures, manque de force pour les mettre, et sort pieds-nus. Ensuite, il est aidé par Vladimir... Mais viendra un jour, où ils ne pourront se chauffer à deux"¹⁰. Les personnages des ouvrages suivants perdent encore davantage: le mouvement, le geste, la mimique, même leur langage tendent vers la décomposition. Il est vrai que ce qu'ils faisaient jusque-là était complètement insignifiant et déraisonnable mais „dans ce théâtre n'est nullement important ce qu'on fait, mais le seul fait de faire. Qu'on fait encore, qu'on rongé une carotte, qu'on caresse un petit chien en peluche, qu'on vérifie le sac à main"¹¹.

Il en est de même du langage. Car les dialogues de ce théâtre sont stériles, fastidieux, mais nécessaires. N'est pas le plus important ce qu'on dit, mais le fait de parler encore. „C'est pourquoi le parler est (ici) en principe boiteux. On entend presque la panique de la syntaxe, la fatigue de la respiration, la rage des mots qui ne peuvent s'accorder... A mesure que les figures dépérissent et périssent, d'ordinaire périt et se dissout la parole... Mais plus mauvais et bête est le parler des gens de Beckett, plus ils s'obstinent à parler! Ils sont d'accord avec ce parler quelconque, comme Vladimir. Pourvu qu'on domine le silence, pourvu qu'on ajoute quelque chose à ce qui a déjà été dit! Du moment qu'il est si difficile d'exister, il faut du moins s'assurer au moyen de la parole qu'on existe, bah! se donner un peu plus d'existence! Par chaque phrase ajoutée l'homme s'arrache à l'inexistence. Le sens des mots est donc moins important que le fait de parler, qui devient ainsi le «héros» du drame, et qui sait, peut-être bien plus important que l'homme qui par lui se révèle. Les personnages vivent dans une complète futilité, agissant pour soutenir leur propre vie (corporelle), parlent pour remplir le silence... L'espace littéraire est rempli de paroles comme le désert est rempli de sable"¹².

Malheureusement, il est impossible de voir la moindre oasis dans ce désert qui élargit les horizons. Ce qui de temps en temps fait naître des espoirs ne se révèle rapidement qu'une phantasmagorie trompeuse. Quand dans „En attendant Godot" un arbre se

⁹ J. Błoński, *op. cit.*, p. 20.

¹⁰ *Ibid.*, p. 28.

¹¹ *Ibid.*, p. 29.

¹² *Ibid.*, p. 30.

couvre de feuillage, sa verdure tire le spectateur de sa torpeur, aiguise son attention, d'un rapide crayon trace les images de l'Événement attendu, mais Godot ne vient pas, car le feuillage de l'arbre n'annonce rien d'autre que le changement de saison¹³.

Beckett est absolument logique. Il sait que Godot ne peut pas venir; c'est pourquoi il ne l'annonce par aucun symbole. Dans la transmission de sa vision du destin de l'homme il veut être véridique jusqu'au bout; il n'abuse personne par une vaine promesse. Il est un auteur tragique invariablement logique qui ne triche pas avec la règle de „jeu” littéraire qu'il s'est imposée. Mais, il faut aussi le dire, dans ce jeu ou dans cette convention, conformément aux exigences de la tragédie, il a mené jusqu'au paroxysme les désirs, nostalgies, pressentiments fondamentaux de l'homme, qu'on peut pourtant développer en deux directions opposées, la tragique ou l'utopique. Beckett a choisi la tragédie. Et la tragédie selon le modèle classique, avec le destin implacable, l'homme — innocent condamné, avec l'anéantissement inévitable de toutes les tendances du condamné, avec sa prédestination qui n'admet aucune exception à la transformation en moignon humain. Et rien d'autre. Absolument rien. Bien que dans ce dernier accent il ait tourné le dos à la tragédie grecque. Le destin ne tue pas le coupable innocent, il le condamne à une bien plus grande punition, le privant d'une vie digne de l'homme. Il permet de vivre au résidu humain qui se défend de la mort par son réflexe biologique pour s'enfoncer encore davantage, tel un noyé dans le borborygme.

Inutile de chercher ici l'espoir. Même chez ceux qui attendent Godot, et donc dans le drame qui garde encore quelque trace d'optimisme. Les trames tragiques de Beckett sont déjà si développées que dans le meilleur des cas il est possible de deviner non pas tant cette „qualité profondément humaine” d'après la suggestion à laquelle on a fait allusion que ses lambeaux, au juste des réflexes qui ne mènent nulle part.

Il est donc nécessaire de souligner avec d'autant plus de force que dans le réel de l'ouvrage de Beckett „l'espoir contre tout espoir” est une absurdité totale et elle y trouverait un refus moqueur. A moins que, cédant aux interprétations popularisées et libres de la formule paulinienne, on ne veuille les accepter au sens d'une foi naïve, absolument futile, en l'avenir, malgré les contrariétés qui

¹³ Błoński ajoute que le traitement symbolique de la verdure (espérance) ou de l'arbre (l'arbre biblique de la vie) ne serait pas absurde, car „sciemment Beckett compte avec la transcendence de la déclaration. Il oriente vers des pistes qui ne sont ni vraies ni fausses, mais simplement insuffisantes. Ses images, ses formules ont parfois un sens symbolique évident. Mais cette signification n'est jamais complète...” (*ibid.*, p. 31). Par contre, de l'avis d'un autre auteur, il est intéressant d'examiner chez Beckett le sens que révèle la lecture „entre les lignes” obtenue au moyen de procédés stylistiques. Cf. B. Bołutowa, *Powieść angielska XX w.* (Le roman anglais du XX^e s.) Warszawa 1983, p. 164.

inflexiblement entravent la venue de jours plus cléments. Mais dans ce cas l'expression serait tout autre: l'espoir malgré toute situation sans espoir.

Bien que la vision tragique de la vie sous toutes les formes se glisse à travers l'histoire humaine, c'est l'utopie ou l'anti-tragédie qui avant tout exerce sa fascination sur l'homme. Et bien que les protagonistes d'un réalisme sévère quant à la vision du monde tentent de la discréditer et ridiculiser, elle renaît toujours comme la seule proposition réaliste de l'existence. Un regard plus confiant sur l'utopie est aussi assombri par les discussions autour du sens de ce terme. En général, au prix d'un effort important on réussit à surmonter l'association avec une image idyllique et irréaliste de formes futures de liaisons sociales libérées du mal qui les ronge dans la réalité vécue. Il n'en reste pas moins que ce sont des associations vieilles, trop liées à l'étymologie du mot¹⁴. Actuellement les définitions de l'utopie ne l'identifient pas au même degré avec le rêve futile, la phantasmagorie, l'illusion de rêve; elles insistent plutôt sur le sursaut de l'esprit qui, dans l'opposition aux formes contraignantes de la vie sociale, à la philosophie de l'homme „jeté dans le monde" et laissé à lui-même au sens heideggérien de l'idée de *Geworfenheit*¹⁵, rêve de projets d'un nouvel ordre à réaliser. Et, en fin de compte, s'exprime plus profondément et avec plus de vérité que lorsqu'il prend les moyens qui sont supposés garantir la découverte de l'image réaliste de l'existence, ne pouvant de facto en garantir autre chose qu'un contrôle minime. „Nous ne devrions donc pas mal penser de l'utopie, comme le remarque finement J. Tischner. Les utopies disent sur l'homme beaucoup plus qu'une statistique, et en outre elles forment à un certain degré notre monde réel, ce qu'on ne peut pas dire de la statistique. Dans le contenu de l'utopie, si nous cherchons bien, nous pouvons découvrir l'ensemble de valeurs sans lesquelles l'homme non seulement ne peut pas comprendre l'homme à un endroit et au temps concrets, mais ne peut pas complètement sentir qu'il est lui-même"¹⁶. Cependant J. Tischner n'idéalise pas. „Le côté faible de l'utopie, ajoute-t-il, c'est le fait qu'elle n'apprécie pas à sa juste valeur la force avec laquelle le mal entre dans le monde et y reste. En règle générale, les utopies minimalisent la puissance du mal, en font peu de cas. Elles croient qu'il suffit de

¹⁴ On attire l'attention sur la trop fréquente dérivation étymologique de l'utopie de *eu-topos*, contrée heureuse, au lieu de *ou-topos*, contrée inexistante. Cf. p.ex. J. Servier, *L'utopie*, Paris 1979, p. 3. Intéressant exposé de l'ensemble de la problématique liée avec l'idée de l'utopie, traité comme une information encyclopédique assez vaste (128 pp.).

¹⁵ *Ibid.*, p. 15—16.

¹⁶ *Myślenie według wartości* (Pensée selon la valeur), Kraków 1982, p. 457—458.

peu pour que le mal disparaisse du monde"¹⁷. Pourtant le point faible de l'utopie ne parle pas contre ses valeurs, mais incline uniquement à vérifier d'une manière plus sérieuse les projets de ce type de l'avenir humain. „Les utopies sociales exigent d'être connues, décrites, critiquées... Il s'agit d'introduire un certain ordre pour distinguer celles qui ne sont que des rêves de celles qui éventuellement peuvent devenir des programmes"¹⁸.

Le message d'une vision tragique entraîne souvent par l'illusion du réalisme, mais rapidement il provoque la crainte et le désir de fuir. Le message de l'utopie attire par la promesse de la paix, cultive l'espoir et, malgré les apparences contraires, crée l'acte. Quand l'utopie déçoit, elle laisse le regret, libère le désespoir de la séparation, mais non la fuite. Le message tragique n'assemble pas autour de lui des visages paisibles, le message utopique attire toujours les fuyards du royaume de la tragédie. On peut directement supposer que l'homme est heureusement destiné à s'épanouir dans le monde de l'utopie, mais son malheur commence non pas quand l'utopie déçoit, mais quand il la trahit au profit de son antagoniste. Inévitablement il entre sur le terrain du désespoir comme chez Beckett, et est condamné à dépérir.

Dans l'hypothèse actuelle se pose une nouvelle question et en même temps l'esquisse d'une solution du problème posé par le titre. La question est de choisir l'utopie, c.à.d. la vision du monde qui serait la plus favorable à l'homme, la seule vision-pour-lui, par-dessus toutes les autres. Or, la formule paulinienne, quand on l'examine dans le contexte des phrases qui l'entourent, désigne ce sur quoi devrait se poser ce choix malgré toute autre proposition par ailleurs motivée et suggestivement flatteuse.

Il n'en faut pas moins rappeler que „l'espoir contre tout espoir" est une locution universellement employée indépendamment des options chrétiennes de Paul et, ce qui est caractéristique, indépendamment de ces options elle reprend actuellement une nouvelle vie.

Vraisemblablement y concourent au moins deux faits du domaine des changements spirituels actuels: d'une part la séparation définitive d'avec l'existentialisme et la fatigue provoquée par les philosophies exclusives qui se sont développées après 1968; d'autre part la recherche d'appuis plus sûrs pour l'existence humaine qui se sent réellement et de toute part menacée. De là, d'abord, l'intérêt croissant exceptionnel porté au thème de l'espoir en général; ensuite l'intérêt suscité pour le choix des voies qui y conduisent. Les choix simulés, conjecturels, provoqués par la crainte ou une condescendance facile, par le désir du gain ou de la carrière perdent

¹⁷ *Ibid.*, p. 458.

¹⁸ *Ibid.*

nettement de leur importance, même si, sociologiquement, ils font encore leur chemin. Par contre, on commence à apprécier ce qui est réellement important, essentiel, plus proche de la vérité. „L'espoir contre tout espoir" prend ici un sens impératif qui manifeste la nécessité de faire ces choix malgré les choix faits jusqu'à présent, ce avec quoi l'homme se liait, en quoi il mettait son espoir pour demain, et ne pouvait pas le satisfaire. Dans la hiérarchie de telles décisions la première place revient aux attitudes sans compromis, sans ambiguïté, facilement lisibles, nullement cachées par la couche d'appels opposés...

Mais à ce niveau purement éthique, le problème de la formule paulinienne n'a toujours pas de solution. Le kérygme apostolique exige en premier lieu des interprétations spécifiques dans la langue de la foi. Le christianisme, à vrai dire, n'est pas avant tout une doctrine morale, mais une religion qui annonce au monde et offre la vie en Jésus Christ, comme une vie pleine et complète de l'homme. Évidemment, la moralité a ici une signification irremplaçable, mais en lien intime avec l'Évangile et comme son expression dans le domaine du bien.

Si on veut souligner le contenu religieux de la phrase de l'Apôtre, il faut se référer aux phrases qui forment le contexte et où elle sert d'illustration qui explique aux destinataires de la lettre le message sur la rédemption gratuite de tous les hommes, juifs et païens en Jésus Christ, donc par la seule volonté miséricordieuse de Dieu, sans aucun mérite de qui que ce soit.

Pour être plus clair, il faut rappeler que st Paul, aimant passionnément le Christ¹⁹, exprime ici la pensée essentielle de son message ancrée dans ce qu'il a vécu sur le chemin de Damas qu'il reprend dans chacune de ses Épîtres comme le refrain d'un hymne chanté à la gloire du Rédempteur. Ce n'est qu'à la lumière de ce contexte élargi de la catéchèse paulinienne qu'on peut comprendre que „l'espérance contre toute espérance" n'est pas réduite aux choses de l'ordre purement éthique, mais au problème de l'accueil ou du rejet du don salutaire de Dieu. Sans doute, faut-il attribuer aux influences de l'antique culture philosophique sur la formation de la conscience chrétienne la couche des accents partiellement stoïques dans la compréhension des impératifs évangéliques. Le stoïcisme recherchait en particulier la libération dans la maîtrise de soi, dans le renoncement à la passion, dans une attitude impassible devant les coups du sort, et donc dans la domination parfaite

¹⁹ R. Schnackenburg, *Nauka moralna Nowego Testamentu* (La doctrine morale du Nouveau Testament) Warszawa 1983, p. 244. Nous y puisons en outre les informations sur la théologie de st. Paul, cf pp. 233—255. Et aussi M. J. Lagrange, *Épître aux Romains*, Paris 1950, p. 81—98; J. Stępień, *Teologia św. Pawła*, Warszawa 1979, p. 366—373; K. Romaniuk, *List do Rzymian* (Épître aux Romains), Poznań-Warszawa 1978, p. 116—130.

de soi. Un tel but, difficile et jusque-là un certain point élevé, a de l'influence sur les interprétations non seulement de la formule elle-même de l'Apôtre, mais de toute sa doctrine, dont la source pure se trouve dans l'événement sur le chemin de Damas bien plus que dans sa formation ou les inspirations des courants intellectuels de l'époque.

Nous suivons ici la position des exégètes tels que R. Schnackenburg, qui soulignent que c'est là qu'il faut situer les débuts de la distinction ultérieure faite par Paul de deux catégories de temps qui caractérisent sa théologie. „auparavant" et „aujourd'hui". Car à partir de ce moment, l'Apôtre divise sa vie en deux époques diamétralement opposées: avant la conversion et après la conversion, ce qu'il confesse encore bien des années plus tard avec une passion de néophyte et en des termes savoureux quand il écrit en prison son Épître à sa chère communauté de Philippiques: „Hébreu, fils d'Hébreu, pour la loi, pharisien, pour le zèle persécuteur de l'Église, pour la justice qu'on trouve dans la loi, devenu irréprochable. Or toutes ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai considérées comme une perte à cause du Christ. Mais oui, je considère que tout est perte en regard de ce but suprême qu'est la connaissance de Jésus Christ mon Seigneur. A cause de lui j'ai tout perdu et je considère tout cela comme ordures afin de gagner Christ et d'être trouvé en lui non plus avec une justice à moi, mais avec celle qui vient par la foi au Christ, la justice qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi. Il s'agit de le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, de devenir semblable à lui dans sa mort, afin de parvenir, s'il est possible, à sa résurrection d'entre les morts. Non que j'aie déjà obtenu tout cela ou que je sois déjà devenu parfait; mais je m'élançe pour tâcher de le saisir, parce que j'ai été saisi moi-même par Jésus Christ" (Ph 3,5—12).

Ces expériences ont donné la forme à la théologie de st Paul. Les antithèses péché-loi, Adam-Christ avaient un sens dans sa vie et Paul voulait qu'elles aient la même résonance dans la vie de chacun. Il divise l'histoire de l'humanité en deux périodes, la période du péché et de la mort depuis Adam jusqu'au Christ, et la période du salut et de la vie, à partir du Christ. Le péché n'est pas chez Paul un être abstrait ou un mal moral, mais une forme démoniaque réelle, qui a répandu sa domination sur le monde (Rm 5,21); une force cosmique, et non seulement des troubles de santé et une absence de perfection. C'est pourquoi il présente le lien de l'homme avec le péché dans la terminologie militaire, comme une consécration au service du péché et comme une défense de l'injustice (Rm 6,13). Quant à la mort, elle est le complément logique de cette image, le salaire adéquat de ce service. Et à l'inverse: „La

grâce règne pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur" (Rm 5,21).

De même dans le passage qui nous intéresse de l'Épître aux Romains, après une large description de la situation coupable du monde, c.à.d. de sa situation tragique, l'Apôtre présente la grâce de justification comme la fin de la tragédie (Rm 1,18—3,31). Cette catéchèse est curieusement renforcée par des accents qui semblent n'avoir aucun rapport avec les conditionnements actuels de l'expérience religieuse et risquent donc de rendre difficile la lecture du texte. En effet, st Paul devait prendre position devant la nécessité essentielle en ce temps de l'oeuvre du Christ salutaire pour les Juifs convaincus qu'ils méritaient la miséricorde divine par leur fidélité à accomplir les prescriptions légales. En fait, il n'y avait qu'un seul argument qui pût les convaincre de leur erreur, un argument différent sur ce point de la tradition religieuse juive. L'Apôtre a tiré profit de l'exemple qui s'imposait ici d'Abraham, père du peuple élu, pour rappeler que sa paternité ne s'appuyait ni sur la circoncision ni sur la loi, mais sur la confiance absolue en la promesse de Dieu aimant. Bien plus, dans cette promesse, Paul voyait le début de l'histoire qui a finalement trouvé son accomplissement en Jésus Christ, c.à.d. le début d'une nouvelle économie de la foi avec la seule réponse adéquate: „l'espérance contre toute espérance", la dépendance de tout l'avenir de la toute-puissance et de la bonté de Dieu, avec l'amour de l'homme comme réponse à l'amour du Créateur.

Ce problème particulier ne concerne pas seulement une question historique controversée. Elle renaît même sous une forme plus aiguë, *mutatis mutandis*, toutes les fois où le message évangélique concernant le salut cesse de résonner dans la conscience humaine comme le message du seul renouveau de toutes choses qui mérite ce nom et comme l'unique chance de retour de la mort à la vie. Donc quand les espoirs pour demain se concentrent avec plus d'intensité sur les promesses extra-évangéliques et la parole de l'Évangile ne libère plus de réponse d'Abraham. Quand, enfin, pour puiser des expressions au témoignage de la meilleure qualité, au message que „le Rédempteur du monde, Jésus Christ, est le centre du monde et de l'histoire"²⁰ ne répond pas la prière de foi: „vers Lui se tournent ma pensée et mon coeur en cette heure importante de l'histoire..."²¹

Le rôle que st Paul attribue à Abraham n'est ni prophétique ni figuratif, mais au sens littéral, historique, de l'histoire du salut. Pour avoir part à la bénédiction promise, il faut donc être de la descendance d'Abraham. Non pas au sens de liens de sang, mais de par-

²⁰ *Redemptor hominis* 1.

²¹ *Ibid.*

ticipation à la foi de l'ancêtre. Paul ne s'est même pas figuré de participation à la rédemption sans appartenance, par la foi, au peuple d'Abraham, à Israël²².

„L'espérance contre toute espérance" est en somme un acte d'adoration de Dieu à l'exemple de l' élu qui, ayant cru d'une manière absolue à Sa promesse, a quitté sa terre natale et „partit comme le Seigneur le lui avait dit" (Gn 12,1.4). „Il ne faiblit pas dans sa foi en considérant son corps... et le sein maternel de Sara, l'un et l'autre atteints par la mort. Devant la promesse divine, il ne succomba pas au doute, mais fut fortifié par la foi et rendit gloire à Dieu, pleinement convaincu que, ce qu'il a promis, Dieu a aussi la puissance de l'accomplir" (Rm 4,19—21). Par là-même, „l'espérance contre toute espérance" est une ouverture confiante à la rédemption en Jésus Christ. „Voilà pourquoi cela lui fut compté comme justice. Or, ce n'est pas pour lui seul qu'il est écrit..., mais pour nous aussi, nous à qui la foi sera comptée, puisque nous croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur" (Rm 4,22—24). C'est enfin une protestation contre la vision tragique de l'existence humaine figurée en nos temps par l'image de Beckett de l'attente de Godot, qui illustre avec le plus de force peut-être l'antithèse du kérygme de Paul.

²² D é m a n n écrit plus amplement sur ce sujet, *La signification d'Abraham dans la perspective du Nouveau Testament*, in: *Abraham père des croyants*, Paris 1952, p. 58—63.